



Entretien de Danièle Masson avec **Michel Déon**

La mort de Michel Déon, au mois de décembre 2016, à 97 ans, m'incite à publier l'entretien qu'il m'avait accordé en mai 1994, et qui avait trouvé sa place dans mon livre *"Dieu est-il mort en Occident ?* Ce livre est un recueil de dialogues noués avec des personnes diverses, souvent opposées, chrétiens et athées, Occidentaux et Orientaux. Voici donc la contribution de Michel Déon à laquelle il tenez particulièrement.

- Danièle MASSON

« J'appartiens à cette génération heureuse qui aura eu vingt ans pour la fin du monde civilisé ». Cette boutade de Nimier, disiez-vous, « est le seul constat lucide de cette seconde moitié du XXe siècle ». Nimier, et vous-même associez souvent civilisation et christianisme. La « fin du monde civilisé » correspondrait-elle à la fin du christianisme ?

- Michel DÉON

Je n'associe pas forcément civilisation et christianisme comme vous le suggérez, mais je garde au christianisme une infinie reconnaissance dans la mesure où, malgré ses impératifs dogmatiques, malgré son apparente raideur, il a été néanmoins le sauveur et le gardien d'une civilisation antique, grecque, romaine, médiévale, renaissante qui aurait péri sans lui. Peut-être appartiendra-t-il à la « nouvelle » civilisation (sans porter de jugement sur son contenu) de sauver à son tour des bribes de ce qui reste de plus pur et de plus absolu dans le

christianisme si menacé par une grande partie de la hiérarchie catholique elle-même.

À votre question, je reprocherais de ne pas d'abord définir le mot « civilisation », terme devenu presque aussi vague que celui de « culture » dont nous nous interdisons l'emploi. Une civilisation est, me semble-t-il, une sorte d'état de grâce où l'autorité tutélaire, au lieu d'étouffer ses aspirations, offre à l'homme de la Cité, protection et liberté. Par « protection », j'entends un certain nombre de règles de vie en société qui restreignent nos libertés les plus anarchiques, pour que s'épanouissent la spiritualité dans certains cas, dans d'autres cas la

création artistique (expression très générale) qui est une des nobles aspirations de l'homme sur cette terre. Même les artistes les plus athées, les plus dépourvus de spiritualité sont encore des croyants, ou alors c'est que leur œuvre est sans âme. L'équilibre à maintenir entre la main de velours et l'ouverture à toutes les créations est



Photo : DR [cc] Breizh-info.com, 2017



un des plus difficiles problèmes de ces derniers siècles. On en connaît peu d'exemples depuis l'Antiquité. Je parlerais volontiers, dans ce cas, d'harmonie, une harmonie qui pour les bienheureux possédés par la foi se nimbe du mystère de la poésie, puis pour les autres, est le terrain idéal de la spéculation esthétique et philosophique.

- D.M.

La défaite de juin 40 - la plus grande défaite de notre histoire - marque doublement une certaine littérature d'après-guerre. Elle lui donne l'amertume de voir « la France se replier comme un tapis qu'on roule » sous les pas des Allemands (Nourrissier) ; la fièvre de jouir (qui est peut-être une marque de l'amertume) : « La fête ? elle voyait la réalité ». (vous-même) ; le goût de vivre en marge du réel (l'histoire à l'envers chez Blondin, transformant les défaites en victoires ; ou Muguet dans L'Europe buissonnière : « Nous ne faisons pas la vie, nous l'évitons »).

Quel fut l'impact de la défaite sur vos convictions, vos croyances, votre œuvre ?

- M.D.

Vous avez raison d'évoquer la défaite de 1940 comme une affreuse cassure pour les hommes de ma génération qui ont eu vingt ans à la déclaration de la guerre. J'aurais répondu avec plus de cœur à l'ordre de mobilisation de 1939 si on ne m'avait pas seriné alors que je partais pour défendre la démocratie. Cette forme de gouvernement qui apparaît au mieux comme un pis-aller, ne parvenait pas à me convaincre qu'elle valait le sacrifice de ma vie. Leur aurait-on demandé le suprême sacrifice pour défendre la patrie en danger que les Français seraient partis avec beaucoup plus de cœur pour la bataille. À l'époque, nous avons tous ri d'un gouvernement de francs-maçons et d'anticléricaux se précipitant en juin 1940 à Notre-Dame pour demander à un Te Deum de sauver la France. L'Église s'est prêtée à cette mascarade. De cet

affreux malentendu est sortie la défaite qui a sonné pour longtemps, sinon pour toujours, le glas de la France en tant que nation historique.

J'ai, en effet, mis assez longtemps à laisser transpirer dans mes livres l'amertume de ces sombres jours. Je l'ai laissée mûrir, puis, un jour, vingt ans après, j'ai commencé à écrire *Les poneys sauvages*, conscient que je maîtrisais assez la forme romanesque pour qu'une fiction véhiculant un certain nombre d'idées et le souvenir d'engagements précis, reste une fiction. Vous le savez, je ne suis pas un romancier « engagé », mais j'ai toujours pensé qu'une fiction qui ne refléterait pas les troubles de notre temps, se priverait de vérité. Je dirai, sans modestie, que j'ai peut-être réussi ce livre si j'en juge par sa durée auprès des générations nouvelles. Je vous fais grâce du tollé qui l'accueillit, des cris de haine, des coups bas. Je m'en suis moqué, j'avais gagné. Après quoi, j'ai refermé la porte et suis plus ou moins revenu à des mythes romanesques qui baignent dans l'agréable atmosphère de l'irréparable décadence de l'Occident.

Toute décadence est un merveilleux terrain romanesque pour un écrivain. N'est-ce pas le thème du plus beau roman de Jean Raspail : *Le camp des saints* ?

- D.M.

Évoquant les convulsions de l'après-guerre, vous évoquez surtout l'honneur bafoué - « Les combattants des rizières d'Indochine, et bientôt des djebels d'Algérie, mouraient pour des gouvernements qui les poignardaient impunément dans le dos » - En revanche, « La France d'avant la guerre mondiale (vous) a élevé » : celle de l'honneur, de l'héroïsme, de la sainteté ; de Jeanne d'Arc, de saint Louis, des chouans. Vous les admirez mais on ne peut pas dire que vous leur ressemblez. Il semble que vous ne voyez guère d'autre issue que de « voiler d'ironie la noblesse du cœur » ; et votre utopie monarchiste se concilie assez bien avec votre dégagelement politique. L'époque vous a-t-elle contaminé ?



- M.D.

Comment l'époque ne contaminerait-elle pas ceux qui la vivent ? Je n'ai pas vécu dans une tour d'ivoire, ni parmi les trappistes. J'ai observé, étudié, écouté, beaucoup voyagé. Les idées de ma jeunesse ont certainement fait place à un grand scepticisme sans que je puisse, néanmoins, maîtriser toujours des sentiments, des réactions qui remontent des profondeurs de l'être et de l'éducation que j'ai reçue. Ainsi, n'ayant pas la foi, je n'en reste pas moins ému aux larmes quand dans une église, éclate une cantate de Bach. L'art religieux me procure des émotions pareilles, plus sensorielles que rationnelles. La plus simple chapelle romane me parle plus d'un Dieu omniprésent que tous les sermons. J'ai également un goût très vif pour la nature. La révélation de certains paysages sublimes, l'intense beauté de quelques arbres, le vol des oiseaux, l'apparition dansante d'un chevreuil me rappellent que la création terrestre est, au sens propre, un miracle. Il ne s'agit que d'un éclair dans une longue marche solitaire et sans espoir vers la mort. Panthéiste, j'ai reçu, à la naissance, la marque au fer rouge du catholicisme, et malgré toutes mes rébellions je ne m'en déferai jamais. Quant à mon admiration pour des saints et des saintes, des rois, des révoltés comme les Vendéens, elle reste historique. On ne recommence pas ces aventures. Et j'ai mis en garde mes lecteurs contre ces combats d'arrière-garde perdus d'avance dans une époque qui refuse la sainteté et l'héroïsme. La gauche politique n'a que trop tendance à nous enfermer dans ces vains combats. Le militantisme est la mort d'un écrivain. Quand Aragon écrit *la semaine sainte* il est admirable, quand il écrit *Les communistes*, il est plat et même grotesque... Un écrivain pour lequel j'ai une grande admiration, Léon Bloy, disait dans une lettre à un ami : « Je vous serre la main à travers un de mes créneaux ». Moi de même. Et à propos de Bloy, j'en reviens à votre questionnaire : voilà un catholicisme qui m'enchantait : tonitruant, batailleur, injuste, grossier mais aussi, tout d'un coup, par une sorte d'en-

chantement, bouleversant de grâce. Le catholicisme de Bernanos est du même ordre. Avec ces deux-là on ne triche pas. Alors que tant d'autres écrivains catholiques comme Mauriac, Greene, et Green, Claudel m'apparaissent comme des tricheurs qui demandent au catholicisme de les absoudre de leurs erreurs à seule fin de pouvoir s'y livrer de nouveau... Non-pratiquant, je me flatte de mener une vie bien plus morale que beaucoup de croyants. Cela ne transparait pas dans mes livres ? J'ai fait de ces livres un domaine réservé. Ma règle, dans ce domaine réservé où je n'admets aucune leçon de quelque secte que ce soit, est une liberté dont je me réserve de fixer les limites moi-même loin des censeurs et des pions.

- D.M.

« Toute vie a droit à sa face cachée », sans doute. Et cependant vous faites parfois de rares confidences sur la ferveur chrétienne de votre enfance et les causes des ruptures : nuit de Noël où vous éprouvez le sentiment reconfortant d'appartenir à la communauté chrétienne ; mais aussi difficulté d'accorder vie et credo, et refus du dualisme entre eux ; révolte, à treize ans, lors de la mort du père ; impression enfin que la communauté chrétienne d'après-guerre ne ressemble plus à celle de votre adolescence.

À travers cet itinéraire personnel, ne peut-on lire les indices du mal du siècle contemporain, et ses causes : disparition de la figure du père ; emprise et empire de l'histoire (« siècle » s'opposant à « règle ») ; épousailles enfin de l'Église et du monde et leur corollaire, la ruine de l'identité chrétienne, et surtout catholique, alors que vous remarquez la renaissance du christianisme orthodoxe et de l'islamisme ?

- M.D.

La disparition de la figure du père s'entend au propre comme au figuré. On accuse les professeurs, mais que peuvent-ils ? Ils n'ont pas la durée pour eux. À peine une année scolaire. Le



siècle dans lequel patauge la jeunesse contemporaine est probablement le plus tragique, le plus déboussolé et le plus pourri de l'Histoire de l'Humanité. Sa charpente s'est effondrée, nos défenses sont sporadiques. L'Enseignement chrétien fabrique autant de révoltés (ou révoltés ?) que de « bien pensants ». Nous voyons l'Église se mêler de questions économiques auxquelles elle n'entend rien et marquer de la méfiance à l'égard de tout ce qui était sa magie symbolique. En se faufilant dans le siècle elle abandonne ses fidèles aux sectes.

Vivant en Irlande depuis plus de vingt ans, je suis à même de voir, d'année en année, les pratiques religieuses devenir de plus en plus une mécanique sans âme. Comme le Canada français, dans dix ou vingt ans, l'Irlande, dernière « fille de l'Église », aura perdu la foi. Les pays sous la botte marxiste ont connu pendant les périodes noires de l'occupation soviétique un grand renouveau spirituel. Faut-il souhaiter le retour de l'impérialisme russe pour espérer un renouveau du Dieu de l'Espoir ? Pour retrouver la foi qu'elle est en train de perdre, l'Irlande devra-t-elle espérer que l'Angleterre l'occupe de nouveau et fasse peser sa main de fer sur elle ?

- D.M.

Dans votre œuvre, et dans celle de Nimier par exemple, Dieu est parfois présent par son absence douloureuse : tristesse de la chair après l'amour comme preuve de l'existence de Dieu, idée que vous reprenez à Mauriac ; présence obsédante des cimetières et prescience ou désir, en Grèce, que « quelque chose de cette terre retienne prisonnières les âmes », devant des paysages qui sont des « aubes d'éternité » ; quête improbable, chez le Sanders de Nimier, d'un « chrétien de bonne race, un saint Grégoire de Nazianze », auquel il confesserait volontiers ses péchés.

Nostalgie des « vérités tranquilles », ou pressentiment d'éternité ?

- M.D.

Je ne vois pas très bien ce que vous entendez par « vérités tranquilles ». En existe-t-il ? Une vérité tranquille est une vérité aveugle. Aucune vérité – si tant est que j'en ai rencontrée – ne m'a apporté la paix. Les plus fervents des croyants ont toujours été des assoiffés (sainte Thérèse d'Avila). Quant à la nostalgie d'éternité, elle est bien naturelle chez l'Homme. C'est le désir de n'avoir pas vécu pour si peu et pour rien « au jour le jour » c'est-à-dire, en fait, « à la nuit la nuit » et de se dire : « Ce n'était que ça ? » Avec sa lumineuse intelligence, Jean Guilton nous a dit qu'entre le « Mystère et l'Absurde » il avait choisi le Mystère. C'est une immense supériorité de pouvoir faire ce choix.

- D.M.

N'y a-t-il pas une quête d'éternité dans la passion des paysages - îles où l'on échappe au temps, couleur des caïques grecs qui traduisent la confiance en l'accord du ciel et de la terre, lacs irlandais où l'on perçoit « le temps spatialisé » ?

- M.D.

J'ai plus ou moins répondu à cette question précédemment. Peut-être pourrais-je seulement ajouter que les paysages endorment notre inquiétude viscérale. Les ermites, les stylites choisissent toujours leurs retraites dans les grottes ou le désert. Où Jésus est-il allé écouter la voix de Dieu ? Dans le désert.

- D.M.

La beauté du monde est-elle un anesthésique, comme vous dites dans Bagages pour Vancouver, ou un révélateur, signature de Dieu, comme le croit André Charlier : « Beautés du monde, beautés éphémères, vous enchantez mon âme et la désespérez » ?



- M.D.

La beauté du monde nous donne certainement le sentiment aigu de notre faiblesse, de notre « inimportance » dans la grande aventure de l'Univers et de la trop brève durée de la vie. En même temps il n'y a pas un Sage qui souhaiterait devenir Immortel. Aussi quelle attraction que l'idée de la Mort, surtout pour la jeunesse ! Elle nous rend à la terre. Le cycle est parfait.

- D.M.

Des errances parisiennes à la fixation en Grèce, où vous vous sentiez méditerranéen, au carrefour des mères-patries, étranger aux « brumes du Nord propices aux insatiables mélancolies », puis en Irlande, n'y a-t-il pas une évolution où l'âge joue son rôle ? Qu'exprimerait, par exemple, votre dernier grand roman, La montée du soir, où, à travers Gilbert Audubon, vous semblez dire adieu à l'anthropomorphisme grec, et refuser de réduire « la distance qui sépare Dieu de ses créatures » ?

- M.D.

Bien entendu, l'âge joue son rôle, mais aussi j'ai éprouvé le besoin d'un durcissement, d'une rencontre avec des éléments plus rudes qui se mériteraient chaque jour. Le climat, la beauté, le passé de la Grèce ont fini par me lasser. Je leur trouvais je ne sais quoi de factice. En Irlande, je m'astreins, sans peine d'ailleurs (n'y voyez surtout pas une ascèse !) à sortir par tous les temps, à marcher longuement dans des paysages nus ou des forêts dont mes chiens réveillent la vie animale qui, sans eux, me resterait cachée. Au retour, j'ai le sentiment du devoir accompli et je peux travailler à un livre.

- D.M.

« Dieu, écrivez-vous dans Un déjeuner de soleil, pourtant fort doué à l'origine, a pris trop d'assurance et n'a pas surveillé sa création ». Et Nimier fait dire à De Forjac : « Dieu est

notre spectateur et retirer son épingle du jeu, c'est le rejoindre. Alors plus d'actions, on ne fait que des miracles ».

Les romanciers, et singulièrement vous-même et ceux que l'on appelle les hussards, ont-ils une connivence avec Dieu ? Ne cherchent-ils pas à Lui ressembler par une œuvre qui dure mais qui leur échappe ? Et vous-même, ne cherchez-vous pas dans l'écriture une échappatoire au fatalisme qui marque vos personnages (ainsi le « tout était déjà écrit » des Poneys Sauvages) ?

- M.D.

Ce qui me paraît tragique, c'est de partir sans rien laisser derrière soi, pas le plus petit remerciement. Aux enfants, nous confions l'avenir. Aux écrits, c'est très vain d'espérer qu'ils dureront, mais, à un moment donné de l'Histoire du Monde, ils ont marqué notre prétentive volonté de survivre. Je vous accorde que c'est dérisoire, mais c'est dérisoire même pour les chefs-d'œuvre que les guerres, l'usure du temps ont réduits en poussière et en cendres. Je ne vois pas Dieu là-dedans, je vois même le contraire : une cruelle indifférence, la triste certitude qu'il n'est pas là pour nous tenir la main et nous emmener avec Lui, que nous sommes seuls, que nous sommes peut-être, chacun, de petits dieux mortels, créateurs d'instantanés privilégiés et périssables comme les mandalas tibétains qu'après des mois d'un travail minutieux, les moines du Dalai-Lama dispersent au vent ou dans le courant d'une rivière.

Tynagh, Irlande, mai 1994

